

Libretto

RICHARD LESCLIDE

LA DILIGENCE
DE LYON

roman

Libretto

© Libella, Paris, 2018, pour la présente édition.

ISBN : 978-2-36914-406-9

Il y a trente ans – pas davantage – un des quartiers les plus sales, les plus ignobles, les plus tortueux de Paris s’étalait, comme une plaie gangréneuse, en pleine place du Carrousel, en face du palais des Tuileries.

On vivait alors sous le règne bourgeois et paternel de Louis-Philippe. La place du Carrousel elle-même n’était qu’une steppe boueuse et sombre, au centre de laquelle s’élevait un réverbère isolé dont les maigres rayons étaient, la nuit, dévorés par une ombre sinistre. Du côté du Louvre et du Palais-Royal, depuis le quai de la Seine jusqu’au Théâtre-Français, grouillait tout un amas d’échoppes sordides. C’étaient des mesures croulantes, plantées à la diable, sans alignement, sans méthode, et laissant entre elles d’étroites ruelles où les ordures s’entassaient. Ce labyrinthe se tordait

en circuits revenant sur eux-mêmes ; bref, ce coin de Paris semblait s'être pétrifié depuis deux cents ans dans une boue conservatrice.

Le soir, des chandelles ou des quinquets s'allumaient derrière les vitres à taies de ces échoppes, qui affirmaient alors leur spécialité de cabarets, de tripots ou de maisons galantes.

Les filles y pullulaient, mais quelles filles ! On ne pouvait pas leur reprocher de « faire le trottoir », car il n'existait pas de trottoirs dans ce dédale, moins bien partagé que la Cité. Au Carrousel, les « femmes » faisaient le ruisseau. Et si l'on s'étonne de l'état dans lequel la voirie laissait ce point de Paris, j'explique qu'il n'était pas classé, qu'il ne vivait que par grâce, que depuis cinquante ans il devait disparaître « l'année suivante », et qu'on le traitait comme s'il eût déjà disparu.

Il fallait avoir le diable au corps – comme nous – pour se hasarder, à certaines heures, dans cette cour des Miracles, où, si l'on ne courait plus le risque d'être pendu, on récoltait des querelles, des horions, ou des caresses plus redoutables encore. Voilà pourquoi c'était amusant d'y aller.

Lord Algerton – qui était très connu dans ce temps-là, et qui avait succédé à Lord Seymour dans la faveur du peuple parisien –, Lord Algerton s’y promenait un soir, désœuvré, repu, et fort ennuyé de sa personne. Il s’était soulé comme un porc, avait plongé dans les plus honteuses débauches, et rassasié, dégoûté, en horreur à lui-même, il aspirait au lendemain. Cette idée extraordinaire lui était venue de rentrer chez lui. Mais il n’y avait pas de voitures au Carrousel, et le lord, ivre, cherchait la place du Théâtre-Français sans y pouvoir arriver. Il tournait sur lui-même, revenait sur ses pas avec la lucidité d’un ivrogne, sachant très bien qu’il s’égarait dans un cercle, mais incapable de l’effort d’esprit nécessaire pour trouver la tangente. Il était tombé plusieurs fois par terre et s’était laborieusement relevé. Gentilhomme, d’ailleurs.

Comme il défonçait les murs à intervalles réguliers, ces bons murs qui lui prêtaient appui, alors qu’ils avaient tant de peine à se soutenir eux-mêmes, il vit venir à lui une espèce de larve qui suivait également la muraille, si bien qu’ils ne pouvaient manquer de se rencontrer. En effet, un moment après, ils se trouvèrent en contact, en

face d'une vitre de taverne qui leur jetait de vagues lueurs. La créature entrevue était une femme ; Lord Algerton en jugea ainsi à certains indices repoussants. Vêtue d'une toilette singulière et bizarre, l'inconnue paraissait avoir une cinquantaine d'années ; elle se traînait avec effort ; ses traits étaient bouleversés ; elle dit au milord :

– C'est pas tout ça, je crève de faim.

– Qu'est-ce que tu veux que j'y fasse ?

– Je ne suis pas une mendiante ; je souffre horriblement.

– Et après ?

– Emmène-moi souper, fais-moi soigner. Tu le vois, je ne peux plus me tenir.

– Tu es soûle ; fous-moi la paix !

– Je te jure que je suis une femme comme il faut. Emmène-moi.

– Jamais de la vie !

– Alors, prête-moi cinq francs.

– Je la connais. Ouste !

La malheureuse essaya de se faire prêter vingt sous.

Ce qu'elle offrit, ce qu'elle promit pour cela ne peut se raconter ni se décrire ; elle y engagea son salut, son corps et son âme.

Le lord lui répondit :

– Tu m’embêtes !

Ce n’était pas que l’Anglais fût avare. Au contraire, il s’était ruiné je ne sais combien de fois ; il mangeait son quatrième héritage.

Mais cette femme l’agaçait et lui déplaisait ; il s’était buté à ne rien lui donner ; son état d’ébriété augmentait son obstination. Il cherchait à passer outre ; l’inconnue l’en empêchait ; elle l’entravait.

– Tu ne peux pas me refuser, disait-elle, je meurs. Tu as de l’argent dans ta poche, j’en suis sûre, je l’entends. Si tu ne m’écoutes pas, c’est que tu veux me tuer. Je vais aller crever là, derrière toi, sur ce tas d’ordures !

– Crève ! dit le lord, ça m’est bien égal.

Il repoussa la pauvre si rudement qu’elle tomba sur ses genoux. Mais elle s’accrocha aux vêtements du lord d’une façon désespérée.

– Ne t’en va pas ! criait-elle, le hoquet me prend, le froid me gagne, je me sens mourir ! Je souffre trop !... Alors, c’est infâme, vois-tu. Tu refuses vingt sous à une femme, toi, un lord ! Ah ! je sais bien pourquoi ! Je te reconnais, misérable ! Tu es Lord Algerton. On t’a tout dit. Tu m’as suivie. Et

à présent, tu me tiens là, sous tes pieds, à ta merci!
Il faut que je marche, n'est-ce pas? Eh bien! soit!

– Elle devient folle, dit le lord qui faisait des efforts pour se dégager.

– Je te dis que je consens, misérable! Je consens, là, est-ce convenu? Tu me donneras cent francs, et... et je te ferai LA DILIGENCE DE LYON!

– Ah ça! dit Algerton, as-tu fini tes giries? Veux-tu me laisser passer, oui ou non?

– Tu ne m'as donc pas entendue? La diligence de Lyon! j'ai dit: La diligence de Lyon! La diligence de Lyon!

– Va te faire f...!

– Pour cent francs! Pour cent francs!

– Au diable!

– Tu ne comprends donc pas?

– Sacrée vermine! fit le lord poussé à bout, en envoyant à la malheureuse un coup de pied dans le ventre, me lâcheras-tu, à la fin?

– Ouf! fit la femme, en tombant à la renverse.

Lord Algerton se sauva.

Il rencontra un fiacre dans la rue Saint-Honoré et rentra chez lui.

Mais il ne put dormir de la nuit.



Je connaissais particulièrement le lord, pour m'être battu avec lui quelque temps auparavant.

Il avait voulu me faire convenir que sa maîtresse, Léonore, de l'Opéra, était plus belle que ma maîtresse, à moi.

Chose stupide et déraisonnable, puisqu'il ne connaissait rien de mes affaires ni de mes relations. Ma maîtresse, d'ailleurs, était la même Léonore.

Aussi ne fus-je pas trop étonné, quand le lendemain de sa promenade au Carrousel, je reçus la visite d'Algerton. Il s'excusa de me réveiller si tôt, prétextait une insomnie, et me demanda une soupe aux harengs à la mode hollandaise, pour se dégriser.

J'eus d'abord envie de l'envoyer paître ; je me retins.

Il circulait dans ma chambre, qu'il arpentait à grands pas ; il ouvrait et fermait la fenêtre ; il avait l'air d'une âme en peine.

Il détraqua la pendule, soi-disant pour arranger la sonnerie.

Il tira les oreilles de mon chat qui le griffa violemment.

Ennuyé de son triquetraque, je me levai pendant qu'il mangeait sa soupe au poisson.

Il s'avisa tout à coup de me dire, d'un air indifférent, qu'il était très attaché à Léonore, à cause de sa « diligence de Lyon. »

Si quelqu'un connaissait Léonore, c'était moi. Je répondis vaguement :

– Ah ! c'est tout naturel...

– Vous savez sans doute de quoi il s'agit ? reprit-il.

– Parbleu !

Un assez long silence s'ensuivit.

– J'ai ouï-dire, reprit le lord, que la diligence de Lyon variait quelquefois dans l'application et dans les principes. Rien n'est plus intéressant à étudier que ces nuances-là. Vous me feriez plaisir – vraiment – en me disant comment vous l'entendez.

– Mon Dieu ! mon cher lord, cela s'entend tout seul. La diligence de Lyon, c'est la diligence de Lyon. Je vous avoue d'ailleurs qu'il y a si longtemps que je m'en suis occupé que je la confonds peut-être avec autre chose.

– Convenez, me dit le lord un peu ému, que vous n’avez point d’idée exacte de ce que c’est...

– Croyez-vous? lui demandai-je, et l’affirmeriez-vous?

– N’y mettez pas d’amour-propre, dit-il. Tenez, je vais tout vous raconter.

Lord Algerton me dit alors son aventure de la veille jusque dans ses moindres détails. Il y avait un point auquel il ne pouvait s’accorder.

– Comprenez-vous, disait-il, cette coquine qui, pour vingt sous, offre de décrocher ciel et terre, et qui, tout à coup, à propos de rien, parle de cent francs, comme si l’on n’avait qu’à se baisser pour les prendre! Et elle semblait me faire une grâce, remarquez-le bien. Je me souviens de sa mine ahurie, quand elle a vu que je ne me précipitais pas sur sa diligence de Lyon. C’est alors que je lui ai flanqué le coup de pied que vous savez.

– Je vous en blâme.

– Oui, cela manque totalement de chevalerie; j’étais ivre. Et puis la femme était affreuse. Elle sentait mauvais.

– Ce n’est pas une raison.

– Et puis, cette demande de cent francs! Ce chiffre me trouble, mon cher ami. Vous qui avez

la plus grande érudition galante que je connaisse, vous qui avez fouillé les coins les plus scandaleux des bibliothèques, vous qui en remonteriez à Nodier, ce bénédictin des chartres amoureuses, est-il possible que vous ne puissiez rien m'apprendre à ce sujet ?

– Rien, mon cher lord. Vous avez vu tout à l'heure que j'avais honte de mon ignorance. Avec la meilleure volonté du monde, je ne trouve rien. Rien qui puisse avoir une analogie avec ce nom bizarre dans la Grèce, dans le Bas-Empire, dans la Bible ; rien dans l'*Histoire des voyages*, rien dans les théologies. Mais j'en aurai le cœur net.

– Comment cela ?

– Tout simplement. Votre fille d'hier n'est pas introuvable sans doute, et nous saurons ce soir tout le mystère.

– Ce soir ! Pourquoi ce soir seulement ?

– Si vous retrouvez auparavant la fille, je le veux bien, mais c'est douteux. Les oiseaux de nuit fuient la clarté du soleil. Je doute que vous la dénchiez dans la journée.

– On peut toujours essayer.

– Bonne chance !

Le lord me quitta. Le soir, nous nous retrou-

vâmes dans un café borgne de la place du Carrousel. Je le trouvai plus mélancolique que le matin. Nous courûmes les tavernes, les bals, les réunions du quartier, les cafés borgnes, tous les endroits où nous avions quelque espoir d'avoir des nouvelles de la drôlesse que nous cherchions. Lord Algerton prétendait qu'il la reconnaîtrait à première vue. J'en doute, car il n'était pas de sang-froid quand elle l'avait abordé. Nous nous adressâmes aux postes de police ; mais le signalement que nous pouvions donner se réduisait à l'âge probable de la femme, à son état de faiblesse, à son costume et au coup de pied qu'elle avait reçu. Aucun agent n'avait relevé de femme blessée. La victime de la brutalité du lord avait dû se sortir d'affaire seule ou être secourue par quelque passant.

★

★ ★

Huit jours se passèrent en courses infructueuses. J'avais fini par m'intéresser à cette affaire, à un point de vue scientifique. Lord Algerton, plus ardent, était livré corps et âme à une obsession

tous les jours plus puissante. La lémure du Carrousel s'était revêtue pour lui d'un charme occulte et redoutable ; il répétait ses moindres paroles, affirmait qu'elle avait un geste fier, des inflexions altières dans la voix ; l'absence la lui transfigurait. Il se reprochait, de la façon la plus amère, son obstination et sa cruauté stupide.

C'est avec une persévérance rare que nous avons colporté, dans les milieux les moins avouables, dans les sociétés les plus ignobles, l'histoire du lord et ce nom bizarre de « diligence de Lyon », dont une misérable créature l'avait frappé, comme d'une flèche de Parthe. On riait, on haussait les épaules ; la plupart concluaient à une plaisanterie ou à une mystification. Ce n'était pas mon idée. Le mot avait été dit dans un tel concours de circonstances, qu'on pouvait le prendre au sérieux. Nous nous résignâmes aux moqueries que nous ne pouvions éviter, et le lord dut tolérer une farce médiocre que lui joua Mlle Suzanne Lag... des Variétés. Cette cocotte de tant de gaieté lui promit de lui dire *recta* ce que c'était que la diligence de Lyon, en échange d'un bracelet de rubis dont elle avait envie.

Quand elle eut le bracelet à son bras superbe, elle dit au lord ahuri :